

HANTISE DU PRÉSENT, HANTISE DU PASSÉ DANS *LES DERNIERS ROIS MAGES* DE MARYSE CONDÉ

SIMONETTA VALENTI

1. Le présent: une collection d'échecs et de cauchemars

Dans un bref essai, intitulé "Le chaos-monde, l'oral et l'écrit", paru chez Gallimard en 1994¹, Édouard GLISSANT montrait la différence foncière existant entre les cultures occidentales, organisées autour de la notion de la 'transparence' de l'être et du monde, et les civilisations à tradition orale, comme la civilisation créole, surgie au carrefour de plusieurs matrices culturelles: celle des esclaves d'origine africaine transplantés sur les bateaux négriers dans les îles caribéennes, celle des colonisateurs français, venus faire fortune dans le Nouveau Monde, celle des populations indiennes indigènes, vite dérobées de leurs terres et trop souvent éliminées, auxquelles se mêlèrent bientôt les *coolies* venus de Chine et les habitants d'autres terres voisines, ainsi que les Espagnols et les Anglais se disputant le contrôle de la région qui côtoie les rivages de l'Océan Atlantique.

En particulier, au modèle culturel occidental, où 'la transparence' du monde le rendant compréhensible à l'esprit s'est toujours conjuguée – aux yeux de GLISSANT – avec l'idée d'appropriation et de conquête, l'écrivain martiniquais opposait la notion d'opacité', caractéristique de la culture créole, précisément en vertu du brassage de traditions culturelles qui la distingue. Loin de se définir en termes de refus de l'autre, le concept d'opacité'

¹ Édouard GLISSANT, "Le chaos-monde, l'oral et l'écrit" in Ralph LUDWIG (dir.), *Écrire la "parole de nuit"*. La nouvelle littérature antillaise, Nouvelles, poèmes et réflexions poétiques de Patrick CHAMOISEAU, Raphaël CONFIAnt, René DEPESTRE, Édouard GLISSANT, Bertène JUMINER, Ernest PÉPIN, Gisèle PINEAU, Hector POULLET et Sylviane TELCHID, Paris, Gallimard ("Folio"), 1994, p. 127.

met en question précisément la volonté occidentale de considérer l'altérité uniquement comme une transparence, alors que pour GLISSANT la valeur de l'autre – et, par conséquent, la valeur de toute civilisation –, ne peuvent aucunement être mesurées à la seule compréhension qu'on en a. Autrement dit, de l'avis de cet auteur, il existe ce qu'on pourrait appeler, en recourant à une célèbre formule créée à propos de la poésie mallarméenne², une 'couche suffisante d'opacité' qui, tout en permettant à l'altérité de s'exprimer librement, marque sa contribution originale et souvent soufferte au patrimoine culturel de l'humanité entière.

C'est bien le cas de la littérature antillaise, laquelle porte en elle-même les traces profondes, voire les traumatismes, causés par l'expérience de la traite et de l'esclavage qui, d'abord refoulés, demandent encore de nos jours d'être assimilés et acceptés par les populations antillaises, dans un travail de révision du passé qui ne cesse de faire ressurgir les bribes d'une histoire volontairement oubliée parce que trop douloureuse. Pour GLISSANT, à qui font également écho Patrick CHAMOISEAU, René DEPESTRE et Raphaël CONFIANT, il faut donc revenir aux blessures psychologiques et morales liées au passé colonial, afin de retracer les causes profondes des obsessions qui hantent depuis toujours l'imaginaire collectif antillais: cela permettrait également aux peuples de la Caraïbe de retrouver la source vitale et authentique de la culture créole qui, précisément en vertu de son patrimoine oral, s'est révélée un important véhicule de transmission culturelle, car elle a su inspirer, parallèlement à une certaine volonté de communion, l'espoir et la joie de vivre, même au sein d'une société, telle la société plantationnaire, qui niait toute dignité humaine aux esclaves noirs.

Dans *Les derniers rois mages* (1992) de Maryse CONDÉ³, nous assistons effectivement à une tentative de récupération du passé, ainsi qu'à une assomption du présent avec toutes ses contradictions, qui semble correspondre parfaitement aux vœux des auteurs que nous venons de citer. Plus précisément, dans le roman de CONDÉ, ce processus de redécouverte de ses propres racines de la part du protagoniste Spéro, s'il n'est pas exempt d'une prise de conscience de sa propre médiocrité, il lui révèle tout de même une image de l'Afrique inattendue et décevante, qui remet en question le lien historique existant entre les populations des Antilles et leurs ancêtres africains.

Pour Spéro, en effet, le présent est une source intarissable de questions concernant la signification de son

² Cf. Gardner DAVIES, *Mallarmé, ou la couche suffisante d'intelligibilité*, Paris, José Corti, 1988.

³ Maryse CONDÉ, *Les derniers rois mages*, Paris, Mercure de France, 1992, réimpression Gallimard ("Folio").

métier de peintre, et plus profondément, son rôle de mari et de père, dans un contexte socio-culturel – celui de la Caroline du Sud où il a pris demeure après son mariage avec Debbie Middleton –, dans lequel il n’a jamais su, ni voulu, s’intégrer et qui partant lui demeure étranger.

Ce questionnement incessant, qui fait de Spéro, non seulement le type de l’intellectuel antillais à la recherche de sa propre identité, mais aussi un anti-héros marqué par l’apathie, s’accompagne par ailleurs d’une série d’obsessions, manifestées par les nombreux cauchemars qui assaillent le protagoniste des *Derniers rois mages* tout le long du roman. À vrai dire, il s’agit du même rêve obsessionnel qui affleure sans cesse de l’inconscient du personnage, rêve dont la description nous est significativement fournie dès la page d’ouverture de l’œuvre:

Les crabes sortirent de tous les trous du sable gris volcanique, tapissé de feuilles mortes, et se groupèrent en colonnes serrées. Cognant l’une contre l’autre leurs coquilles violacées, levant en l’air leurs mordants grands ouverts puissants comme des tenailles à clous, marchant déhanchés et crochus, ils atteignirent le corps de Spéro. Sans ralentir, ils remontèrent le long de ses cuisses, mais firent l’entour du morne massif de son sexe avant d’emmêler leurs pattes dans les poils de son pubis et de grimper en quatrième vitesse la calebasse de son ventre. Sous leurs griffes, le sang gouttait rouge. Comme ils atteignirent sa gorge, Spéro se réveilla dans le jour déjà clair. Depuis deux ans, il faisait le même rêve, trois et quatre fois par semaine. Il ne savait pas ce qui le provoquait. Quelle peine cachée au fond de son cœur. Il ouvrit les yeux sur le portrait de son arrière-grand-père qu’il avait peint lui-même à 14 ans à partir de la photographie qui depuis trois générations s’étalait sur la cloison de la salle à manger de la maison familiale.⁴

Certes, l’une des causes de la hantise de Spéro doit être retracée dans l’échec de sa carrière professionnelle. Envoyé à étudier les arts plastiques à Lille, grâce à une bourse que son père Justin lui avait obtenue, le protagoniste des *Derniers rois mages* quitte en effet sa Guadeloupe natale, pour rejoindre Lille, cette ville “enneigée, froide, venteuse, où les gens ne sont pas causants”⁵. Malgré la confiance montrée à son égard par son père, le jeune Spéro s’avère être l’un des pires élèves de sa classe, n’arrivant pas à s’intégrer avec ses camarades français, ni à suivre avec passion les cours proposés. Or, c’est justement à l’égard de son activité de peintre que le héros créé par CONDÉ nous dévoile un trait important de sa

⁴ *Ibid.*, pp. 15-16.

⁵ *Ibid.*, p. 23.

manière de concevoir son métier et, plus généralement, l'existence tout entière:

Il n'avait aucune ambition. S'il faisait de la peinture, c'était parce qu'il haïssait tout le reste et ne voulait pas devenir instituteur pour soulager ses parents de la misère. Quand il se plantait devant son chevalet, des ailes lui poussaient aux épaules. Il ne pensait à rien. À rien de ce qui fait qu'on a tant de mal à passer le temps qu'on doit passer sur cette terre.⁶

De toute évidence, quoique plutôt doué pour la peinture, Spéro envisage l'art comme le seul moyen dont il dispose pour s'évader de la réalité misérable du morne Verdol où il vivait avant son mariage, une réalité marquée par la promiscuité et la pauvreté matérielle et culturelle, dont il ne tardera pas à avoir honte. La peinture est donc avant tout pour Spéro un instrument pour échapper à l'état d'aliénation imposé par son milieu d'origine. Et, en deuxième instance, elle devient aux yeux de ce personnage la seule activité digne d'être pratiquée, dans un contexte socio-culturel habitué au labeur manuel et par là même stigmatisant le travail intellectuel, jugé inutile et très peu lucratif⁷; l'art pictural est en effet d'autant plus valable qu'elle démentit les règles de la société guadeloupéenne moyenne, dont Spéro est issu et qu'il déteste: c'est un instrument de révolte et de revendication de sa propre liberté.

Du reste, c'est justement la peinture qui avait rendu possible la rencontre de Spéro et de sa future femme, Debbie, enchantée à la vue de ses aquarelles exposées en plein air à l'admiration des touristes et Spéro, foudroyé par l'attention que cette avenante américaine avait consacrée à ses œuvres, s'était senti inconsciemment poussé à ne plus la quitter. La peinture était alors devenue sa raison de vivre, ou, pour mieux dire, le seul moyen de retenir à côté de lui cette charmante intellectuelle noire, débarquée à la Guadeloupe au cours d'une croisière. Voilà pourquoi, dès le début de leur liaison, le jeune Spéro, déjà profondément marqué par la conviction de sa propre médiocrité, s'était laissé persuader par Debbie, engagée depuis longtemps dans la cause des Noirs d'Amérique, à abandonner ses aquarelles, qui sentaient le bleu de l'océan et le sable doré et brûlant des plages de la Guadeloupe, pour se consacrer à des sujets symboliques, peints à l'huile, qui auraient pour but de réveiller la conscience noire et de la préparer à la lutte pour la revendication de ses droits⁸. C'est par cette voie qu'au dire de Debbie,

⁶ *Ibid.*, p. 26.

⁷ Cf. à cet égard, Lydie MOUDILENO, Francis HAGGINSON, "Portrait of the Artist as Dreamer: Maryse Condé's 'Traversée de la Mangrove' and 'Les Derniers Rois Mages'", *Callaloo*, vol. 18, n. 3, Summer 1995, p. 627.

⁸ Cf. Maryse CONDÉ, *Les derniers rois mages*, cit., p. 101. Sur ce point, en particulier, voir aussi Lydie MOUDILENO, Francis HAGGINSON, "Portrait of the Artist as Dreamer: Maryse Condé's 'Traversée de la Mangrove' and 'Les Derniers Rois Mages'", cit., p. 632.

Spéro s'affirmerait en tant que peintre de la 'Diaspora Noire', trouvant enfin le succès qu'il méritait.

Bientôt, cependant, la prometteuse carrière de peintre, à laquelle Spéro semblait être destiné, s'avère être un véritable échec et les trente-six toiles réalisées pour l'exposition qui aurait dû 'lancer' son mari dans les milieux intellectuels et artistiques afro-américains de la ville, n'avaient suscité que la faible admiration de quelques invités, devenant ainsi la source de la première grande déception de Debbie.

Néanmoins, en creusant peu à peu sa mémoire au fil de ses interminables réflexions, Spéro arrive à comprendre que ni lui ni Debbie n'avaient jamais prêté foi à ce lumineux avenir de peintre qui aurait consacré une fois pour toutes sa réputation au sein du monde intellectuel noir, si bien que le protagoniste des *Derniers rois mages* se surprend à douter à la fois de sa vocation artistique et de la sincérité de son amour pour sa femme, engendré presque uniquement par son besoin extrême d'être valorisé et de croire en un avenir heureux, qui puisse le racheter de la misère et des soucis qui scandaient impitoyablement la vie des gens au morne Verdol:

L'un et l'autre, y avaient-ils jamais cru, à ce glorieux avenir de peintre? Peut-être, simplement, l'avait-elle fait rêver; d'un ailleurs; d'une terre moins tracassière et mesquine que la sienne?⁹

Et, si la carrière professionnelle de Spéro acquiert, au fur et à mesure qu'il vieillit, l'apparence d'une collection d'échecs, engendrant chez lui une source intarissable d'angoisses, sous le point de vue de ses rapports interpersonnels, le héros sorti de la plume de CONDÉ semble marqué par un insuccès encore plus grand, lié à son incapacité foncière de nouer des relations positives avec les autres, et tout d'abord avec ses proches, ce qui le rend la proie facile des remords et d'un obscur sentiment de culpabilité, surtout vis-à-vis de sa fille, Anita.

Ce qui frappe dans le rapport de Spéro et de sa fille, c'est effectivement le manque de dialogue qui s'impose dès les premières années de vie d'Anita, non seulement – il faut bien le noter – à cause de l'inaptitude à la communication de son père, mais aussi en raison du sens de possession de Debbie, qui soustrait délibérément l'enfant aux soins de Spéro, physiquement relégué, juste après la naissance d'Anita, dans une chambre sombre et solitaire de leur maison, normalement destinée aux invités¹⁰.

⁹ *Ibid.*, p. 33.

¹⁰ À propos de l'analyse de l'espace dans *Les derniers rois mages*, consulter Mildred MORTIMER, "A Sense of Place and Space in Maryse Condé's *Les derniers rois mages*", *World Literature Today*, vol. 67, n. 4, Autumn 1993, pp. 757-762, et tout particulièrement la p. 760.

La vie de la petite Anita, que Spéro avait sentie enfin comme la seule promesse de bonheur à laquelle il valait la peine de prêter foi, apparaît alors partagée entre les attentions excessives et parfois même assommantes de sa mère et l'attachement tendre, mais incapable de se manifester, de son père, qui évoque ainsi le jour radieux de sa naissance:

Quand il avait tenu sa fille serrée chaude contre sa poitrine, Spéro s'était bercé de l'illusion que sa vraie vie démarrait enfin! Dans sa poitrine, son cœur avait fondu en espérance et en amour! Une fille! Une fille! [...] Une fille! Gage de fécondité et d'avenir! C'est pour elle qu'il peindrait désormais et se ferait un grand nom!¹¹

Élevée par Debbie dans le culte de la mémoire de l'ancien roi d'Afrique dont Spéro était le dernier descendant, Anita montre bientôt son désir de se délivrer des clichés, typiques de la bourgeoisie noire américaine à laquelle Debbie appartenait, préférant se frayer un chemin tout à fait personnel pour retrouver les racines africaines de la culture noire. C'est pourquoi, au lieu d'aspirer à fréquenter les universités les plus prestigieuses des États-Unis – Yale, Harvard, Princeton –, elle choisit de poursuivre ses études dans “un petit collège perdu du Bronx”¹², où elle approfondit les thématiques concernant le développement des pays africains. La jeune fille ne craint pas plus de décevoir ses parents, lorsqu'elle leur annonce son projet de partir au Bénin, afin de mettre en pratique ce qu'elle avait appris à l'université: c'est précisément au moment de se séparer d'elle que Spéro se rend compte tout à coup de l'attachement profond qu'il éprouve pour Anita. Voilà l'aveu touchant et presque désespéré de son amour pour sa fille, dont l'éloignement finit par le plonger dans un tel état de tristesse que seul l'alcool semble momentanément anesthésier:

Quelque part, il était tout étonné de l'étendue de sa peine. Il ne savait pas qu'il aimait sa fille à ce point. Il est vrai qu'il ne possédait rien d'autre. Rien. C'était son seul trésor. Sa poulette aux œufs d'or. Pendant ce triste temps, Spéro pratiqua le remède qui avait consolé son père et son grand-père avant lui. Il avalait des tonnes d'alcool.¹³

Après le départ d'Anita, la vie de Spéro sombre donc dans l'amertume et le regret, et le bilan d'une existence qui, avant cette séparation, lui paraissait déjà dans sa désolante médiocrité s'alourdit ultérieurement d'un obscur

¹¹ Maryse CONDÉ, *Les derniers rois* mages, cit., pp. 33-34.

¹² *Ibid.*, p. 123.

¹³ *Ibid.*, p. 128.

sentiment de culpabilité pour avoir été un père quasiment absent. C'est bien le remords qui pousse le protagoniste des *Derniers rois mages* à s'interroger sur la signification de sa paternité et sur sa relation avec Anita, devenues une fois de plus la source d'angoisses profondes:

Oui, Anita lui était plus précieuse que la prune de ses yeux, et pourtant tout cet amour dans son cœur n'avait pas plus de prix qu'un billet de banque dévalué. Il n'avait rien su lui apprendre. Il n'avait rien su lui donner. Il n'avait pas su la guider. Ni l'entourer d'une barrière haute, haute à barrer les mauvais coups de l'existence. En conclusion, sur ce point-là comme sur tous les autres, Debbie avait raison. Il avait été un mauvais père! Un très mauvais père! Il ne méritait pas le pardon.¹⁴

À l'évidence, si la relation paternelle de Spéro manifeste, à côté de la faiblesse de son tempérament, une carence pratiquement totale de valeurs, dérivant essentiellement du manque d'éducation reçue au morne Verdol¹⁵, la disposition incessante de ce héros à l'auto-analyse retrace nettement, par ailleurs, dans le rapport problématique – voire conflictuel – avec Debbie, l'un des facteurs principaux de sa crise existentielle et des hantises qu'elle déclenche inévitablement chez lui.

Dès le début du roman, le trait distinctif de la personnalité de Debbie semble se résumer dans une volonté impérieuse de possession, alimentée par l'orgueil d'appartenir à une famille d'anciens esclaves affranchis, les Middleton, s'étant imposés au lendemain de la Guerre de Sécession américaine parmi les représentants les plus en vue de la bourgeoisie noire de Crocker Island, une petite île marécageuse située au large de la Caroline du Sud. Il est clair que le caractère volitif de Debbie s'accommode bien de l'oisiveté et de l'apathie de Spéro, qui montre un lien fort, quoique complexe et même contradictoire, à l'égard de sa femme.

Au début de leur liaison, son besoin extrême d'être aimé et apprécié avait considérablement concouru à surévaluer Debbie aux yeux de Spéro, car la richesse matérielle et culturelle de celle-ci lui étaient apparues – nous l'avons vu – comme une véritable promesse de bonheur. En outre, l'intérêt de la belle américaine pour l'histoire des Noirs, avait suscité chez le peintre antillais l'illusion qu'il puisse partager avec elle la vérité à propos de ses racines nobles, tout en se revêtant vis-à-vis d'elle du pres-

¹⁴ *Ibid.*, p. 272.

¹⁵ "Pourtant qu'est-ce qu'il voulait pour Anita? Il n'aurait pas su le dire. Comment élève-t-on un enfant? C'est qu'il avait grandi à la-n'importe-comment sur le morne Verdol! À part les radotages de Justin, le catéchisme du père Delumeau et les leçons de l'école, on n'apprenait rien. On s'initiait au sexe en regardant les parents par le trou de la serrure. À la mort en assistant aux veillées.", *Ibid.*, p. 268.

tige dû à un enfant de rois, prestige qui lui avait toujours été nié au morne Verdol où il était au contraire la cible constante de l'ironie des habitants: un vrai "Roi mage", comme ses fameux aïeux¹⁶!

C'est donc essentiellement sur un complexe d'infériorité que se construit la relation d'amour de Spéro et Debbie et c'est du dévoilement progressif de ce complexe – avec les angoisses qu'il produit – que naît chez le héros de CONDÉ la prise de conscience de l'amère faillite de sa vie conjugale: voilà le grand échec de la vie de Spéro, sa déception la plus poignante, celle qui le poussera à tromper plusieurs fois de suite sa femme et à rejeter violemment les valeurs culturelles qu'elle incarne, tout en continuant pour autant à subir ses comportements vexatoires, comme finit par l'admettre le protagoniste des *Derniers rois mages*:

Spéro avait mis du temps à s'apercevoir qu'en fin de compte [Debbie] le méprisait. Il la croyait heureuse, lui donnant de la tendresse le jour, du plaisir la nuit. De quoi rêver en toute saison avec cette histoire d'ancêtre royal et les Cahiers de Djéré qu'elle avait soigneusement retranscrits et qu'un temps elle avait projeté de traduire en anglais. Et puis, peu à peu, la vérité lui était apparue dans une grande douleur au cœur. Sa femme le méprisait. Pourquoi, bon Dieu? À force d'y réfléchir, il avait compris. Les raisons étaient diverses et inégales en importance. Ah non! il n'était pas le digne héritier de son royal ancêtre! Il n'avait, quant à lui, aucune ambition. Aucun idéal! Aucun intérêt pour la politique. Ni pour le devenir du monde noir. Il venait d'un pays perdu que personne ne savait placer sur une carte.¹⁷

Ainsi, le majeur déboire que Spéro doit essayer dans le présent est représenté par la perception du mépris qui a vite remplacé l'admiration dont Debbie l'avait recouvert au début de leur relation d'amour. Et ce mépris, causant tant de douleur à cet homme, somme toute assoiffé de tendresse, doit être mis en relation avec deux aspects de sa personnalité complexe qui ne cessent de poser problème à Spéro, car ils éveillent ses fantasmes les plus intimes, à savoir le rejet de la culture des Noirs d'Amérique et le rapport excessivement ambigu qu'il entretient avec ses racines africaines.

Bien que s'étant transplanté aux États-Unis dans l'espoir d'y faire fortune, Spéro ne réussit jamais à s'intégrer vraiment aux membres qui composent la communauté noire de Charleston, ni celle, encore plus restreinte, de

¹⁶ *Ibid.*, pp. 50-51.

¹⁷ *Ibid.*, pp. 100-101.

Crocker Island, car il se sent foncièrement étranger à leur culture, qui pourtant possède de nombreux traits communs avec celle des Noirs antillais à laquelle il sent d'appartenir. C'est que Spéro se pose de manière désenchantée vis-à-vis de l'histoire des peuples noirs, qu'il tend à explorer dans toutes ses facettes, sans aucune prétention à l'apologie et sans crainte d'en faire émerger les aspects les moins édifiants¹⁸. Cette attitude cloche évidemment avec le point de vue de Debbie, intellectuelle engagée depuis longtemps dans la 'cause noire' et idéologiquement conditionnée dans l'appréhension de la réalité historique par un besoin foncier de racheter la race noire et de contribuer à son émancipation définitive, comme le note avec acuité Spéro:

Elle était comme cela, Debbie. Aucun cliché ne lui paraissait suspect, aucun stéréotype trop énorme et, quand elle découvrait la vérité, elle ne pouvait la regarder en face. Ainsi l'histoire des nègres en Amérique était une plante qui poussait dru vers le haut, une épopée édifiante écrite en noir et en blanc où il n'y avait que des bourreaux ou des martyres.¹⁹

En outre, les nombreux rapports entretenus par Debbie avec de différents membres de l'élite intellectuelle et artistique noire de Charleston avaient achevé de dégoûter son mari, en raison de la duplicité qu'il croyait retracer dans le projet de redécouverte des racines africaines, mené par ces représentants de la bourgeoisie noire de l'Amérique du Sud. Un tel projet avait fini en effet par mettre en relief les aspects les plus folkloriques et – à tout prendre – superficiels de la culture noire, en créant ainsi une image fautive et stéréotypée de l'Afrique.

Spéro, dernier descendant de la dynastie des rois du Dahomey, se sent donc profondément vexé par cette manière de concevoir la résurrection du passé africain qui, au lieu de le valoriser, finit en revanche par en diminuer la signification historique. Voilà pourquoi il rejette violemment, avec cette manière d'envisager la 'cause noire', même les intellectuels et les artistes qui – à l'instar de Debbie et de son ami Jim – prétendraient la promouvoir:

C'étaient des gens comme Jim qui l'avaient dégoûté de sa propre origine et qui l'avaient conduit à la traiter comme un vulgaire fantasme. Ils avaient fait de l'Afrique leur carnaval, leur défilé de mardis gras dont ils pillaient les oripeaux. Ils ne cherchaient à comprendre ni son sens ni sa signification et la paraient sans rime ni raison.²⁰

¹⁸ L'attitude de Spéro vis-à-vis de l'histoire africaine correspond à bien des égards à celle montrée par Maryse CONDÉ qui, dans une interview à Jean OUEDRAOGO, a déclaré en effet à propos de ses écrits sur l'Afrique: "Je pense simplement [...] qu'il faut me voir comme un écrivain qui a essayé de regarder en face les aspects les plus controversés, les plus désagréables de sa société et qui a essayé de se faire une idée là-dessus. Ce n'est pas pour le plaisir de dénigrer tel ou tel aspect de la société, non, c'est d'essayer de comprendre pourquoi les choses sont comme ça, pourquoi elles paraissent ainsi? Qu'est-ce qui peut les changer? Qu'est-ce qui peut les améliorer? Je pense que j'ai été, je suis simplement un écrivain à la recherche de la vérité dans les endroits les plus difficiles, les moins accessibles, les moins faciles.", Jean OUEDRAOGO, "Entretien avec Maryse Condé. New-York, le 17/11/2002", in Jean OUEDRAOGO, *Maryse Condé et Ahmadou Kourouma: griots de l'indicible*, New York, Peter Lang, 2004, p. 171.

¹⁹ Maryse CONDÉ, *Les derniers rois mages*, cit., p. 99.

²⁰ *Ibid.*, p. 172.

Par surcroît, la volonté poussée des divers amis de Debbie de réhabiliter la race noire finit par provoquer chez Spéro la prise de conscience poignante de son étrangeté aux États-Unis, tout en réveillant chez lui le désir de retrouver sa Guadeloupe natale. Mais il est retenu d'y faire retour par l'évidence de sa médiocrité, qui manifeste entre autres à ses yeux la fausseté de l'*American Dream*, du cliché par lequel l'Amérique serait le synonyme de la richesse et du bonheur, un stéréotype auquel – hélas! – il a cru lui-même:

C'est vrai qu'il étouffait à Charleston! Qu'il n'en pouvait plus des églises noires, des universités noires et des histoires noires des amis noirs! Par moments, l'envie de rentrer chez lui le saisissait! Monter dans un avion. Atterrir au Raizet. Les gousses des flamboyants avaient donné leurs fleurs et le goudron saignait sous leurs pieds. Pourtant peut-on revenir au pays les deux mains vides et les poches pleines de trous? Peut-on revenir quand on n'a gagné que de la mousse blanche aux cheveux et des crises d'arthrose cervicale? C'est qu'il n'avait pas fait fortune dans son Amérique! Il n'y avait pas gagné un sou, ni en or ni en cuivre! Il faisait partie de ces immigrants dont on ne raconte pas l'histoire pour ne pas effrayer les candidats au départ.

Mais, vrai de vrai! fait-on jamais fortune en Amérique? Menteries de menteurs! Balivernes! *Pawol an bouch pa chaj!* (Les paroles ne comptent pas!) Publicité mensongère! Pour un qui y sauve son corps, quatre-vingt-dix-neuf y perdent leur âme.²¹

Et encore:

Non, il n'avait plus de place nulle part. Lui aussi, comme l'ancêtre, il était en exil.²²

Or, si le refus de la tradition culturelle des Noirs américains se situe dans le présent de la narration, la redécouverte des racines africaines implique chez le protagoniste des *Derniers rois mages* un retour au passé, revisité par Spéro à partir du désir de connaître la vérité sur son origine. Cette opération de récupération du passé, susceptible de faire affleurer des obsessions ataviques dans la conscience du héros de CONDÉ, mérite en effet d'être analysée de façon approfondie, comme nous essaierons de le faire dans le paragraphe qui suit.

²¹ *Ibid.*, pp. 48-49. L'italique est de CONDÉ.

²² *Ibid.*, p. 174.

2. Le passé: une source inépuisable de doutes et d'angoisses

Le processus de révision et de réappropriation du passé africain de la part de Spéro ne se réalise absolument pas de façon linéaire, mais bien au contraire de manière désordonnée, suivant les différentes phases de la vie du héros, qui alterne à des moments où s'affirme une volonté impérieuse de connaître ses origines, des moments où le protagoniste des *Derniers rois mages* non seulement semble avoir perdu tout intérêt à faire ressusciter son passé familial, mais, par surcroît, ne cesse de remettre en question la véridicité fondamentale de ce processus de redécouverte de l'histoire. Cette attitude crée une circularité négative à l'intérieur de l'œuvre, laquelle a pour effet principal celui de corrompre toute crédibilité historique.

En outre, comme à juste titre l'a observé Mireille ROSELLO, la technique narrative utilisée par CONDÉ afin de rendre compte du lent processus qui conduit Spéro à prendre conscience de ses racines africaines se configure comme une quête identitaire, au cours de laquelle la vérité historique est sans cesse manipulée, modifiée, déformée, voire démentie, conformément à la multiplicité des points de vue adoptés et aux différents récits de personnages, qui relatent parfois les mêmes épisodes à des époques différentes. "L'histoire et la connaissance historique sont ainsi constituées de petites pièces de narration incomplètes, petites îles de connaissance parsemées dans des lieux différents, sous plusieurs formes différentes"²³.

Il s'agit donc d'une histoire qui se veut 'plurielle' et qui manifeste par là l'impossibilité de prouver l'authenticité des racines africaines du protagoniste, mais parallèlement aussi son impuissance foncière à démentir l'attrait que le mythe des origines ne cesse d'exercer sur lui et sur les autres membres de sa famille, y compris Debbie.

Le point de départ de cette enquête historique de la part de Spéro correspond aux seuls documents qu'il possède, à savoir "le portrait de son arrière-grand-père qu'il avait peint lui-même à 14 ans à partir de la photographie qui depuis trois générations s'étalait sur la cloison de la salle à manger de la maison familiale"²⁴ et les fameux *Cahiers de Djéré*, dont son père avait lu des pages à Spéro enfant et qu'il avait retrouvés au lendemain de la mort de Justin. Quoique Debbie ait tenté à plusieurs reprises de les faire publier sans succès, son mari n'avait jamais prêté beaucoup d'attention à ces témoignages.

²³ Cf. Mireille ROSELLO, "Caribbean Insularization of Identities in Maryse Condé's Work: From *En Attendant le Bonheur* to *Les Derniers rois mages*", *Callaloo*, vol. 18, n. 3, Summer 1995, pp. 572-573. C'est nous qui traduisons de l'anglais.

²⁴ Maryse CONDÉ, *Les derniers rois mages*, cit., pp. 15-16.

Ce désintérêt était devenu un véritable rejet à partir du moment où, étudiant noir transplanté à Paris, Spéro avait demandé l'appui de M. Bodriol, auteur d'une importante étude sur les rois-dieux du Dahomey (Bénin actuel), afin d'en obtenir des suggestions utiles à compléter ses connaissances concernant l'ancêtre africain. Totalement ignare de l'exil antillais de Panthère et de sa descendance caribéenne, l'illustre historien avait fini par congédier Spéro sur une note de dénigrante moquerie, l'accusant implicitement de vouloir s'approprier une dynastie royale, même à défaut de preuves documentaires objectives. Cet épisode, longtemps refoulé par Spéro dans les replis de sa mémoire, avait achevé de plonger le jeune homme dans le sentiment amer de sa propre ineptie, de son manque de valeur, de son étrangeté au monde, comme nous pouvons l'apprendre du passage suivant:

– Est-ce que vous avez un extrait de naissance de votre grand-père?

Spéro n'y avait même pas songé. De toute façon, Djéré n'avait été déclaré à la mairie de Fort-de-France que sous le nom – bien martiniquais – de sa mère: Jules-Juliette. Celui qu'après lui portait sa descendance. Alors, M. Bodriol eut un geste qui pouvait tout signifier.

– Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez. Si votre histoire était vraie, nous en aurions eu vent. Le prince Ouanilo a tenu le journal très fidèle des dernières années de son père. Il n'y avait jamais fait mention de cette naissance. [...] Tandis que la Seine coulait son flot noir entre les jambes des ponts, les affiches au néon, les yeux grands ouverts des voitures et l'éclat des terrasses composaient une symphonie de jour. Et les hommes et les femmes charroyaient le mystère dans les plis sombres de leurs habits. Il poussa la porte d'un bar où, bientôt attirée par sa solitude, une femme seule s'approcha de lui et voulut savoir qui il était, d'où il venait. Il haussa les épaules et fit moqueusement:

– Je suis le fils d'un Roi Mage!²⁵

C'est que Spéro n'a aucun moyen de démontrer que la photo et le portrait qu'il possède constituent les vestiges réels du passage de l'ancêtre africain sur le sol caribéen et que, de façon analogue, les *Cahiers de Djéré* racontent effectivement les dernières années de la vie de Panthère, à partir de l'invasion française de son royaume, jusqu'à la captivité et l'exil, d'abord aux Antilles, ensuite en Algérie, où enfin il avait trouvé la mort. En revanche, ce document écrit en possession de Spéro semble trouver un démenti incontestable dans le récit qu'avait fait Ouanilo,

²⁵ *Ibid.*, pp. 130-131.

le fils légitime de Panthère, qui ne l'avait même pas mentionné dans le journal où il avait rapporté les dernières années de l'ancêtre.

L'histoire de Spéro et de sa famille demeure donc une histoire 'en miettes', dont la reconstruction et partant l'interprétation est rendue impossible, précisément en raison du manque de documents qui puissent attester la véracité du récit de Djéré et de sa descendance antillaise. À Spéro ne reste donc qu'avouer tristement être "un Roi Mage", adoptant ainsi avec l'expression employée par les habitants du morne Verdol, le point de vue dysphorique de ceux qui ne voient en lui qu'un marginal, un désadapté, incapable de s'intégrer dans la société et finalement dans la vie: "Beau Roi Mage en vérité! Roi sans couronne ni héritage! Roi sans cadeaux d'encens ni de myrrhe!"²⁶, comme l'avait amèrement avoué Hosannah, sa pauvre grand-mère, à propos de l'ancêtre Panthère.

Toutefois, cette prise de conscience comporte un prix énorme pour le protagoniste du roman de CONDÉ. Si rien ne peut certifier l'appartenance de Spéro à la dynastie héroïque des seigneurs qui régnaient sur l'empire du Dahomey, ses racines demeurent alors à jamais nébuleuses, enveloppées dans la brume de l'incertitude qui laisse pourtant transparaître en filigrane un doute radical quant au lien de sa famille avec l'Afrique, tant rêvée par les Noirs autrefois déportés aux Antilles²⁷. C'est que la terre de Panthère, la terre que Djéré avait si désiré de retrouver, n'est plus, et – ce qui est pire encore – ne pourra jamais plus redevenir le Paradis perdu, exalté par les anciens esclaves dans leurs récits nocturnes et dans leurs chansons. En effet, non seulement l'Afrique est devenue une terre hostile aux descendants de ces captifs transplantés dans le Nouveau Monde, mais par surcroît, au lendemain des Indépendances, elle a abdiqué ses valeurs traditionnelles, au nom de l'argent, du pouvoir, de la convoitise: à l'instar de tous les pays issus de la colonisation, elle apparaît donc aux yeux de Spéro comme une terre défigurée, comme une terre ayant perdu son visage le plus profond:

L'Afrique n'était plus dans l'Afrique. Les temples à Mammon remplaçaient les mosquées et les églises. Les leaders charismatiques avaient perdu leur charisme et du nord au sud, de l'est à l'ouest, la paix des soudards commençait à régner.²⁸

C'est de la déception profonde, du malaise intime engendré par la perception de l'impossibilité de toute reconstruction du passé qui lui permette enfin de connaître

²⁶ *Ibid.*, p. 118.

²⁷ Pour tout approfondissement concernant la pénétration française dans le Dahomey, nous renvoyons à Catherine COQUERY-VIDROVITCH, Henri MONNIOT, *L'Afrique Noire de 1800 à nos jours*, Paris, P.U.F., 1974, en particulier les pp. 130-132, où l'on parle du Royaume du Dahomey. Cf. également à ce sujet Hubert DESCHAMP (dir.), *Histoire générale de l'Afrique Noire, de Madagascar et des Archipels*, t. II, *De 1800 à nos jours*, Paris, P.U.F., 1971, pp. 143-145. Voir aussi Bertène JUMINER, "La parole de nuit", in Ralph LUDWIG (dir.), *Écrire la "parole de nuit". La nouvelle littérature antillaise*, cit., p. 141.

²⁸ Maryse CONDÉ, *Les derniers rois mages*, cit., p. 258.

ses racines, que surgissent les obsessions de Spéro. Plus précisément, la hantise qui assaille ce personnage tout le long du roman condéen est liée à la perte progressive de signification du culte de l'ancêtre, due essentiellement – comme on l'a dit – à l'impossibilité d'ancrer la mémoire à des faits concrets et historiquement vérifiables.

Le culte de Panthère et de sa descendance mythique se révèle ainsi inutile et dérisoire, puisque le doute sur la vérité de ses racines ne peut être aucunement résolu et Spéro paraît se résigner à ne plus poursuivre ses recherches autour de l'ancêtre africain, manifestant une fois de plus la faiblesse de son tempérament:

– Est-ce que tu ne te rappelles pas que c'est aujourd'hui le 10 décembre?

Il fut retourné. Il en était venu à l'oublier, cette date dont la commémoration avait martelé son enfance. Le 10 décembre 1906 Djéré, son grand-père, avait institué des règles auxquelles Justin, son père ne se déroba pas. Lui qui ne prêtait attention à rien de rien, sauf aux pleins et aux déliés du corps des femmes, ne manquait jamais de faire célébrer une messe de requiem à la mémoire de celui qui avait pourtant si mal traité sa descendance antillaise et rappelait à ses garçons que sans la scélératesse des Français, ils seraient riches et puissants en Afrique. Ces jours-là, la maison était noire comme un catafalque.²⁹

Comme on peut le constater, le culte de l'ancêtre, tant pratiqué par Debbie, ne constitue désormais pour Spéro qu'un ensemble de rites dépourvus de sens, dont l'exercice acharné a conduit son père Justin, et Djéré avant lui, à s'évader périlleusement du présent misérable auquel ils étaient affrontés au morne Verdol. Spéro, au contraire, désire s'échapper du destin pitoyable qui a provoqué la ruine de ses proches, transformant des rois promis à un avenir de richesse, en les fantômes d'eux-mêmes, en des 'zombies' annulés par le désespoir et par l'alcool. Voilà pourquoi Spéro prend le parti de rejeter son passé africain, pour vivre résolument dans le présent, tout en sachant qu'il ne pourra pourtant pas échapper à la fascination que ses racines ne cessent d'exercer:

Est-ce qu'on ne pourrait jamais vivre le temps de l'existence dans le présent? Et, s'il fallait, supporter la hideur de ses plaies? Le passé doit être mis à mort. Sinon, c'est lui qui tue. Est-ce que ce n'était pas toutes ces bêtises d'ancêtre d'Afrique qui avaient fait de Djéré et de Justin ce qu'ils étaient devenus? Deux Rois Mages, deux

²⁹ *Ibid.*, p. 18.

ivrognes, risée du morne Verdol? Est-ce que ce n'était pas ce qui faisait le malheur de trop de noirs autour d'eux, tellement occupés à se bâtir d'imaginaires généalogies qu'ils n'avaient plus la force de conquérir à leur tour l'Amérique? Qu'espérait-elle [Anita]? Qu'attendait-elle de ce voyage jusqu'aux sources du temps d'antan?³⁰

L'attitude de Spéro vis-à-vis de son histoire est donc marquée – nous croyons l'avoir suffisamment montré – par une ambiguïté de fond, en vertu de laquelle le protagoniste des *Derniers rois mages* continue d'osciller entre un désir compulsif de connaître la vérité sur sa famille et un sentiment de rejet à l'égard de son origine; il s'agit d'un refus générateur de remords et d'une répudiation qui ne cesse d'éveiller chez lui d'affolantes obsessions.

À vrai dire, il semble bien que ce reniement des racines africaines de la part de Spéro ne prenne forme définitivement qu'avec la naissance de sa fille Anita. C'est elle qui rompt effectivement de façon indéniable la ligne de descendance masculine qui avait jusque là caractérisé la dynastie du roi africain exilé aux Caraïbes et c'est elle qui, bien qu'initiée par Debbie à la connaissance du récit mythique de Panthère et au culte de sa mémoire, finit – seule entre tous – par prendre de la distance par rapport à l'histoire de sa famille et, plus généralement, par rapport à l'Afrique. Ce continent apparaît en effet à Anita non pas en tant que source d'angoisses liées à un passé révolu et continuellement fantasmé, comme c'est le cas chez Spéro, ni même en tant qu'objet d'une récupération folklorique qui devrait restituer aux Noirs leur dignité, comme c'est le cas chez Debbie, mais plutôt comme une terre ravagée par les abus, les totalitarismes et les injustices qui ont achevé de la réduire à une extrême pauvreté culturelle et matérielle.

Anita représente donc, certes, l'épigone, le dernier chaînon de la dynastie des princes d'Abomey, destinée désormais à la disparition, mais elle incarne surtout à l'intérieur du roman condéen la promesse d'un avenir nouveau, car elle constitue le seul personnage capable d'affronter la réalité africaine pour ce qu'elle est. Terminées ses études, elle part en effet pour le Bénin, accomplissant donc pour de vrai ce fameux 'retour au pays natal' tant rêvé par la plupart des Antillais depuis trois siècles. Par cette voie, la fille de Spéro répond ainsi de manière positive, à la fois au besoin légitime de découvrir la vérité sur son origine africaine et au désir de contribuer activement

³⁰ *Ibid.*, pp. 126-127.

à effacer les énormes injustices sociales qui condamnent l'Afrique à l'indigence³¹.

Voilà la raison pour laquelle Anita constitue, somme toute, la vraie revanche de Spéro sur la vie et sur ses propres faiblesses. Et si cet homme sans histoire – et par là même sans futur – paraît emprisonné dans sa médiocrité, toujours incapable de voir dans son ascendance antillaise une source non d'angoisse, mais de vitalité et de richesse, Anita au contraire puise dans son origine métisse la motivation profonde et le désenchantement, nécessaires à se confronter positivement à l'histoire africaine et à son avenir³².

3. En guise de conclusion

Dans un récent essai, Deborah HESS étudie les œuvres de Maryse CONDÉ, de Massa Makan DIABATÉ et d'Édouard GLISSANT à la lumière de la notion de 'la complexité', concept accepté désormais en tant que donnée essentielle même dans le domaine des sciences et des nouvelles technologies, telles la physique quantique, la théorie de l'information et la cybernétique³³. Or, la notion de 'complexité culturelle et littéraire', qui constitue le point de départ de la réflexion de HESS, s'avère en l'occurrence particulièrement utile et pertinente, car elle permet de sonder la production africaine et antillaise, à travers les ouvrages des trois auteurs mentionnés, en en faisant émerger la dialectique fondamentale entre l'ordre et le désordre, entre le simple et le multiple, entre l'oralité et sa transposition littéraire.

À cet égard, *Les derniers rois mages* de Maryse CONDÉ correspond parfaitement aux caractéristiques indiquées par la spécialiste, étant donné que dans ce roman le nombre des personnages est foisonnant et que c'est bien à travers la multiplicité toujours changeante de leurs points de vue et de leurs récits qu'a lieu la tentative, difficile et parfois intermittente de récupérer le passé d'un peuple, qui s'offre à nous comme ayant une nature fragmentaire, inachevée, essentiellement entropique³⁴.

Cette difficulté intrinsèque de reconduire les faits historiques à un récit linéaire n'est en effet, aux yeux des écrivains antillais – comme on l'a rappelé au début de ces réflexions –, que le produit d'un passé marqué par le traumatisme de la traite et de l'esclavage, qui ont représenté et représentent même de nos jours, au sein de la culture caribéenne, à la fois un point de non-retour

³¹ *Ibid.*, p. 36.

³² *Ibid.*, p. 239.

³³ Cf. Deborah HESS, *La poétique de renversement chez Maryse Condé, Massa Makan Diabaté et Édouard Glissant*, Paris, L'Harmattan, 2006, en particulier les pp. 7-129. Voir aussi Édouard GLISSANT, "Le chaos-monde, l'oral et l'écrit", in Ralph LUDWIG (dir.), *Écrire la "parole de nuit". La nouvelle littérature antillaise*, cit., p. 111.

³⁴ Deborah HESS, *op. cit.*, pp. 68-72.

et une rupture irrémédiable avec les racines africaines. Ainsi, l'étrange mélange de races et de langues – provoqué par la colonisation française des Antilles et par les contaminations inévitables entre ethnies et langues différentes ayant conduit au phénomène du *métissage* et à la formation du *créole* – serait à l'origine de la complexité qui distingue la civilisation antillaise, profondément ancrée dans le présent et pourtant encore amèrement à la recherche de sa propre identité, comme le montre bien du reste la figure de Spéro.

Certes, la conscience de la complexité du passé et des blessures profondes qu'il a provoquées chez les peuples de la Caraïbe s'approfondit au fur et à mesure qu'on s'éloigne historiquement du phénomène de la colonisation. Pourtant, il n'en reste pas moins qu'à côté de l'enthousiasme manifesté, par exemple, par Édouard GLISSANT à propos de la nature entropique et multiple qui distingue la culture et l'histoire de l'archipel caribéen et qui – à son avis – contribuera à donner origine à un monde nouveau, fondé sur la diversité et sur la fraternité des peuples issus de la colonisation, dans *Les derniers rois mages*, Maryse CONDÉ montre une attitude bien plus désenchantée. Tout en acceptant en fait la complexité des données linguistiques et culturelles et la fragmentation de l'histoire comme des éléments fondateurs de l'identité antillaise, l'écrivain guadeloupéen essaie de montrer, par ailleurs, les nombreuses contradictions qui appartiennent à cette identité et qui ne cessent pour autant de poser problème à ses contemporains.

Ainsi, le désir de redécouvrir les racines africaines continue d'exercer un charme incontestable sur les descendants des anciens esclaves déportés dans les plantations de l'archipel caribéen, nourris des chants et des récits mythiques racontés la nuit autour du feu, mais l'Afrique, avec tout son bagage de traditions ancestrales, a acquis les apparences d'une mère-marâtre pour les peuples antillais, comme le montre bien l'histoire de Spéro et de ses aïeux. En outre, si, dans la réalité contemporaine du Nouveau Monde, la croyance dans un passé héroïque est désormais rendue risible, produisant l'anéantissement de ceux qui, comme Djéré et Justin, s'obstinent à y attacher une quelconque véridicité, il n'est pourtant pas moins vrai que l'Afrique contemporaine a totalement perdu son aura mythique, s'étant résignée à obéir aux seules lois de la richesse et du pouvoir, introduites sur le continent africain avec l'arrivée des Occidentaux.

Néanmoins, dans le roman condéen, le noyau diégé-

tique fondamental semble autoriser une interprétation symbolique des rapports entre la culture antillaise et ses racines africaines – si possible – encore plus profonde, car non seulement le passé africain paraît souillé par la tache de la traite, à laquelle certains rois africains, dont en particulier plusieurs souverains du Dahomey, n’avaient pas été étrangers³⁵, mais par surcroît les Africains considèrent les descendants des anciens esclaves comme une lignée mineure, ‘bâtarde’ et en conséquence dépourvue de la noblesse de sang qui constituait la marque distinctive des princes d’Afrique. C’est ce que nous apprenons de l’histoire de Djéré, le grand-père de Spéro, né de la liaison illicite entre l’ancêtre Panthère et Hosannah, une adolescente noire prélevée par la reine mère Fadjo et offerte au vieux roi en captivité, afin de soulager ses angoisses.

Or Djéré, élevé presque comme un roi durant les premières années de sa vie et soudainement abandonné par l’ancêtre, à qui les autorités françaises n’avaient pas voulu reconnaître le fils conçu lors de l’exil antillais, incarne bien l’emblème de cette descendance caribéenne, marquée par la ‘blessure de l’abandon’, une blessure destinée à conditionner de façon négative toute l’existence de Djéré et de sa postérité. Et, ce n’est certes pas par hasard si la seule image possédée par Spéro, où Djéré encore petit est représenté au sein de la famille royale de Panthère, est celle qui ne cesse de réveiller les obsessions profondes du protagoniste des *Derniers rois mages*, puisque le cauchemar décrit au tout début de l’œuvre (qui reviendra scander pratiquement dans les mêmes termes le début de la deuxième partie du roman) se termine sur ce portrait de Djéré encore enfant, dans les bras de la reine mère:

Djéré, le grand-père de Spéro, se trouvait à l’extrême gauche dans les bras de la plus âgée des reines, béat, bâtard apparemment bien-aimé que pourtant la famille avait laissé derrière elle avec quelques objets aussitôt devenus reliques, quand elle était repartie pour l’Afrique. Cet abandon avait bouleversé toute l’existence de Djéré et de ses descendants.³⁶

Ainsi, le passé africain, à plus forte raison encore que le présent, devient pour Spéro la source d’obsessions et de hantises sans fin, car il est le lieu de cet abandon toujours refoulé et toujours simultanément mythifié par ce descendant d’un ancêtre royal qui n’a pas su, ni peut-être voulu, reconnaître à sa lignée antillaise une dignité gagnée au prix de violences et d’abus sans fin, une lignée qui, bien au contraire, l’a abandonné à son destin.

³⁵ À propos de la connivence des rois du Dahomey avec les colonisateurs français et de la résistance à la conquête française, ainsi qu’à toute tentative d’assimilation aux colonisateurs, menée par le roi BÉHANZIN – dont Panthère serait la transposition littéraire dans *Les derniers rois mages* –, consulter en particulier Catherine COQUERY-VI-DROVITCH, Henri MONNIOT, *L’Afrique Noire de 1800 à nos jours*, cit., pp. 130-132.

³⁶ Maryse CONDÉ, *Les derniers rois mages*, cit., p. 16.

Il s'agit bien entendu d'un destin d'indigence, mais surtout – semble suggérer Maryse CONDÉ – d'un destin de pauvreté culturelle, puisque la quête identitaire des populations antillaises ne cesse de provoquer chez elles une inaptitude foncière à affronter l'existence, un manque de confiance dans leurs capacités qui les empêche de réussir dans la vie, ce qu'illustre avec force évidence la figure de Spéro, lequel avoue en effet avoir toujours cru: "que c'est un grand malheur en vérité que d'être né un Antillais; que le mot 'Antilles' veut dire aussi médiocrité"³⁷.

Une telle perspective place Maryse CONDÉ dans une position critique, à la fois par rapport à la culture noire d'Amérique et par rapport au fondement même de la culture noire des Antilles, à savoir la notion de la Négritude, à partir de laquelle elle, ainsi que bien de ses contemporains, ont été formés.

En effet, loin de se sentir assimilée à la culture des Noirs américains – qu'elle a connue de près lors de ses séjours aux États-Unis –, Maryse CONDÉ pose au contraire avec lucidité le problème de l'altérité essentielle antillaise et, de façon corollaire, celui de la rencontre – parfois difficile et complexe – entre cultures issues de la colonisation.

En ce sens, *Les derniers rois mages* nous apparaît bien comme une réflexion sur l'identité antillaise qui, tout en rangeant son auteur du côté des 'créolistes' – tels GLISSANT, CONFIANT et CHAMOISEAU qu'on a nommés auparavant –, lance une sorte de défi en particulier à la 'poétique de la relation' d'Édouard GLISSANT, qui voyait dans la solidarité spontanée et réciproque des peuples ayant fait l'expérience de l'esclavage, l'un des éléments fondateurs de la civilisation du Troisième Millénaire³⁸.

Or, l'idée de solidarité n'est d'ailleurs pas étrangère à la Négritude qui avait effectivement placé la notion de la fraternité des peuples noirs au centre de son mouvement de résurrection de la culture africaine. Appartiennent du reste à l'idéologie de la Négritude, aussi bien la création d'une image de l'Afrique mère pour les Antilles, que celle – totalement idéalisée – du continent africain comme Paradis perdu³⁹.

Voilà, à bien des égards, des aspects du rapport à l'Afrique contre lesquels Maryse CONDÉ – en tant qu'Antillaise – ne cesse d'élever sa critique, prônant au contraire pour une relation de son peuple aux racines africaines moins conditionnée par les clichés hérités de la Négritude, source – comme l'a clairement illustré l'histoire des 'derniers rois mages' – des nombreuses formes d'obses-

³⁷ *Ibid.*, p. 239.

³⁸ Cf. Édouard GLISSANT, *Poétique de la relation*, Paris, Gallimard, 1990.

³⁹ Cf. à ce sujet Wangari Wa NYATETU-WAIGWA, "From Liminality to a Home of Her Own? The Quest Motif in Maryse Condé", *Callaloo*, vol. 18, n. 3, Summer 1995, pp. 551-553.

sions qui hantent la culture antillaise contemporaine, encore dramatiquement à la recherche de son visage intérieur, encore affrontée au mystère de ses origines, et que seule l'assomption de son passé fragmentaire et douloureux pourra enfin conduire à l'unité et au bonheur.

C'est donc – semble conclure CONDÉ – du côté des jeunes générations, comme celle à laquelle appartient Anita, qu'on peut espérer ensemençer chez les Antillais une mentalité nouvelle, un mode de pensée qui considère leur patrimoine culturel créole – pluriel, disparate, multiple, certes, mais non pas dépourvu d'intérêt –, non comme un indice de minorité, mais comme une richesse inégalable et originelle, pouvant permettre aux habitants des Antilles de dialoguer avec les cultures du monde entier, justement en vertu de la diversité qui les distingue.